

Essai et poèmes

Par **Licia Soares de Souza**

Que vais-je dire dans les pages qui suivent ? Je vais proposer la lecture de quelques poèmes. Mais quelle sorte de savoir nous transmet un poème ?

J'ai l'habitude d'écrire des essais théoriques. En 2017, j'ai envoyé un poème au concours de Radio-Canada et j'ai été l'une des vingt candidats retenus. Depuis ce temps, j'ai regardé en moi et j'ai voulu laisser affleurer un sujet lyrique. Je me suis demandé aussi de quelle matière serait composé un sujet lyrique.

J'ai commencé alors à m'interroger et à chercher les points d'ancrage dans ma personnalité. Je viens de la ville la plus africaine du Brésil, et je conserve en moi une bonne part de l'histoire et de la mythologie des anciens esclaves. Ça me colle à la peau.

Très jeune, j'ai commencé à cultiver une vraie passion pour le français et pour la culture d'expression française. J'ai foulé le sol du Québec encore adolescente, et j'ai ensuite complété ma formation académique et personnelle dans la Belle Province, mon second pays. Le français créolisé que je parle est une vraie richesse qui m'appartient.

Et que disent mes poèmes ? Le fait poétique n'est pas, on le sait, une liste de faits vécus. Il prend le fait et en défie le sens. Il crée une expérience sensorielle qui implique le poète et le lecteur dans un courant affectif prêt à accepter ou à refuser les rapports au monde proposés. Il importe d'examiner la lisibilité du poème : il dévoile la mobilité des mots dans un ensemble de sons et images rythmés.

On dit que, depuis longtemps, la poésie ne rime plus avec beauté. Le poétique serait alors engagement : actualisation de liens qui transcendent les simples continuités thématiques et stylistiques. Le poème serait, tout d'abord, discontinuité structurelle du réel. Il inverserait l'ordre des faits du monde avec une fonction esthétique aiguë. Celle-ci serait investie de grande vitesse. Elle doit éveiller rapidement les affects sans laisser trop de temps aux interventions des réflexions. On doit plonger dans une aire d'indifférenciation où les mots se touchent les uns les autres, permettant seulement que la sensibilité explose. La réflexion viendrait uniquement lorsque nous sommes touchés et séduits par ces réseaux de mots et images qui entourent notre façon de regarder le monde.

La main touche le papier, le caresse. Mais si on ferme les yeux pour voir dedans, on verra qu'un espace s'ouvre fusionnant nos intériorités, nous renvoyant aux sentiers de plusieurs temporalités. Il faut dévoiler quelque laideur qui pourrait rester là et il faut prendre la plume pour empêcher qu'il existe trop d'espaces vacants se remplissant de bêtises et de mots violents.

La production du poème vise à la manifestation des sens oubliés en même temps qu'à leur déguisement. Le poème offre un savoir, mais demeure ouvert à la plus grande imprévisibilité de sens. Oui, quelque chose s'exprime dans le poème que l'auteur connaît, que le lecteur reconnaît, mais qui est dit de façon discontinue, ce qui anime les palais cénesthésiques s'érigeant sur chaque terrain intérieur.

Et que faire maintenant avec tout mon vécu nomade et hybride pour composer ces premiers poèmes ? Prendre la plume signifie évidemment refuser une cohabitation stérile avec soi-même. C'est proposer la coexistence, risquer le partage, forcer une contamination des corps et de l'âme.

M'intéresse, tout d'abord, la formation de mon sujet lyrique hétérogène et, ensuite, les arguments proposant une lutte, mettant en jeu des cris articulés qui s'agitent parmi nos concitoyens. Nous luttons sans cesse pour l'affirmation active de notre indépendance contre toute collusion passive. Nos discours de vivants sont les expressions rebelles de notre histoire rebelle.

Quelle transformation du réel voulons-nous ?

Les Amériques ont été et sont dominées par cette figure monstrueuse d'un impérialisme destructeur, ce qui s'exprime métaphoriquement dans les vers relatifs à l'être « homicide et amoindri ».

Évidemment, je mets mon corps aussi en action. Je le fais parler. Il cumule deuils, maladies, séparations, et il se réfugie de plus en plus dans les bras que les mots tressent pour moi. C'est un cheminement logique : « Nous devons nous façonner par des symboles pour traverser les sentiers de l'ineptie ».

Mais quel langage offre au sujet les conditions pour raconter ses expériences et, en même temps, se déréaliser, c'est-à-dire se dissoudre pour permettre aux signifiants de son écriture de se libérer et de circuler dans le vide afin d'éprouver son étrangeté ? Moment terrifiant et douloureux, moment de déclarations pour une écrivaine qui se confronte brusquement à l'écriture : « Des relations puissantes s'agitent entre le dit et le non-imaginé. »

La voix militante constitue un élément important de ce lyrisme, l'écriture autorise l'investissement d'une voix solitaire qui se faufile parmi les poèmes, tout en essayant de saisir et de dire une expérience corporelle présente au monde qui tente de définir une sorte d'intériorité créatrice : « Je tire la langue. Je compose des textures ouvertes aux avenir d'un monde que la mort ne pourra pénétrer facilement. »

Les espaces d'intimité entrouverts par les souvenirs instaurent également d'autres dispositifs capables de mettre en scène le dynamisme des mythes africains. Ce sont des signes-véhicules des désirs de combat des populations démunies contre les classes opprimantes. Véritables représentants des forces de la nature, les dieux africains peuplent l'imaginaire des Brésiliens désemparés, quelle que soit la couleur de leur peau, comme des protecteurs contre le malheur : une femme avec *lemanja*¹ crie contre la solitude du monde.

Alors, comment rendre compte de cette surprenante révélation, de tant de signifiés trouvés au croisement des regards de l'auteure et de lecteurs devant la lisibilité des poèmes ? « Nous sommes confinés. L'être peuplé met l'acier en poudre, reforge les souvenirs, quitte ses antres pour pleurer et puis rire au gré de ces instants d'une contemporanéité séquestrée ! »

C'est ça : la poésie peut se définir comme un acte de volonté qui inverse la valeur du sens et autorise un sens particulier, tout en offrant à ses lecteurs différents degrés de transparence ou de porosité des mots face aux multiples facettes du réel empirique.

1 Elle est célébrée au Brésil dans les cultes afro-brésiliens, tels que le candomblé ou l'umbanda.

Dans le panthéon afro-brésilien, *lemanja* est reconnue comme la mère des *Orixás* (divinités de la nature). Elle est la reine du monde aquatique, parfois représentée comme une sirène, ou plus souvent comme une créature fabuleuse émergeant des flots.

Tu m'as suppliée

de prêter une oreille
aux emportements de notre temps.
J'ai saisi l'image d'un être amoindri,
assujetti et homicide,
plongeant notre terre
dans un scénario de nuits et de jours flétris.
Je ne désire établir aucune preuve
de cette réalité
ou de sa non-possibilité.
Je cherche des mots.
Ils ne détiennent aucune preuve.
Ils reflètent des émois.

Des relations puissantes
s'agitent
entre le dit et le non-imaginé.
Notre écriture doit dorénavant
se lire comme les mirages
sur la terre dévastée.
Nous devons nous façonner par des symboles
pour traverser les sentiers de l'ineptie.

Que reste-t-il du temps de notre instantané?

Il accumule une tonne d'images,
rivées pièce par pièce,
comme la chaîne d'un être forgé.
Réanimons nos ambivalences premières,
insistons sur la contemplation des mélancolies,
plusieurs fois naissance,
plusieurs fois recommencement
de tout ce qui s'est dédoublé à travers nos attachements.

On veut les toucher, les palper, les sentir,
mais la mémoire de l'homme forgé
a la dureté de l'enclume,
recouvre une totalité d'alliances,
assume pleinement l'inconnu des profondeurs.

La vivacité intime en appelle ici,
dans le temps de l'instantané,
à un attendrissement,
à un rayonnement intérieur,
pour qu'il émerge lui aussi,
être pétri.

Nous sommes confinés.
L'être peuplé met l'acier en poudre,
reforge les souvenirs,
quitte ses antres
pour pleurer et puis rire au gré de ces instants d'une contemporanéité séquestrée!

Que ma bouche s'ouvre

enfin,
proclamant toutes les réponses
aux insultes durement ensevelies.

Je tire la langue.
Je compose des textures
ouvertes aux avenir d'un monde
que la mort ne pourra pas pénétrer facilement.

Notice biographique

Licia Soares de Souza a un doctorat en sémiologie de l'Université du Québec à Montréal (UQÀM) ainsi que deux stages postdoctoraux au Centre de recherche en littérature québécoise de l'Université Laval. Elle est professeure titulaire de l'Université de l'État de Bahia au Brésil et professeure associée à l'UQÀM. Elle a publié un recueil de poèmes en allemand (2017), un autre en portugais (2020). En 2017, elle a été parmi les 20 finalistes du concours de poésie de Radio-Canada, avec le poème *Mes Frontières*. Membre de La Traversée, l'atelier géopoétique nomade de l'UQÀM, elle a publié en 2019 *Pour une Géopoétique interaméricaine*, essai sur la représentation de Montréal dans des romans québécois contemporains. Elle est vice-présidente de l'Association Internationale d'Études Québécoises – l'AIEQ – pour les Amériques.